Document généré le 29 juin 2025 13:09

XYZ. La revue de la nouvelle

Braise

Karoline Georges

Numéro 133, printemps 2018

Zodiaque : d'heureux augures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87725ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Georges, K. (2018). Braise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 40–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Braise

Karoline Georges

Tu te tiens là, quelque part derrière moi. Tu attends peut-être le moment précis où tu pourras me tirer l'oreille, l'ouvrir bien grande, et hurler ce que tu penses de cette fuite en avant, loin de ton cri.

Je pourrais n'entendre que ça, des hurlements et des gémissements. Le bruit des êtres qui se fracassent les uns contre les autres. Ou les sanglots des enragés qui tentent de tout arracher à autrui pour s'offrir un peu plus d'eux-mêmes. J'entendrais le moindre soupir aussi, si je t'écoutais, toi, si j'acceptais de coller encore mon oreille contre la tienne.

Tu m'as bien appris à me recroqueviller, à m'immobiliser, ne plus faire aucun bruit, pour prendre conscience de tous les vacarmes du monde. Et quand je voulais gémir à mon tour, mon corps pétrifié en nœud, tu exigeais le silence. Il fallait patienter, disais-tu, attendre qu'enfin tous les cris aient résonné.

Tu croyais peut-être que je poursuivrais notre huis clos jusqu'à ma fin.

Il est vrai que j'ai stagné longtemps, là où tu m'as enfermée. Que je me suis bouché les oreilles le plus longtemps possible. Pour ne pas entendre tes grognements, et le crissement de tes pas hésitants quand tu venais déposer devant moi un morceau de pain, ou quelques bouchées trop cuites ou trop salées. Et j'ai bu l'eau tiède que tu concédais à m'offrir au compte-gouttes, même si elle coulait dans ma gorge avec la même aigreur que ces larmes que nous déversions l'une et l'autre entre les murs que tu as construits autour de nous pour mieux nous isoler encore.

À ma naissance, tu ne m'as pas offert un nid où grandir, mais plutôt un marais. Et tu t'es employée à m'y noyer. Il ne fallait pas, disais-tu, sortir trop longtemps la tête de l'eau. Il

ne fallait pas bouger, ni penser, ni réagir, et surtout ne rien désirer. Car l'échec était toujours imminent. Et fatal. C'est normal, m'expliquais-tu, l'horreur et la souffrance, c'est à peu près ça, la vie, tu verras. Quand on ne fait pas attention à tout, quand on se laisse aller à la spontanéité, à l'insouciance, c'est à ce moment-là que le pire se produit : un enfant par exemple qui grouille au fond du ventre.

Je sais tout de l'épouvante que ma naissance a engendrée. La perspective du devenir, l'une par l'autre, était à ce point terrifiante pour toi qu'il suffisait que je tente de faire un mouvement de côté, juste un bras élancé à quelques centimètres, pour que tu m'écrases à nouveau le visage au fond de la vase, dans cette boue épaisse, si semblable à ta chair flasque. Et j'ai tout absorbé. Tous ces mots que tu répétais. *Délire, mauvais, mal, regrets, remords, impossible, dangereux.* Et toutes ces émotions que tu m'obligeais à ressentir, tes angoisses, ton ahurissement, ta hargne sans cesse répétés.

Mais tu savais à quel moment me tirer à la surface de l'eau, quand je cessais de respirer, quand je n'avais plus conscience ni de ton poids ni de la brûlure de la fange, quand je basculais dans mon seul refuge, l'inconscience, quand je ne savais plus rien ni de tes craintes ni des miennes, alors tu me ramenais à la hauteur de ton regard. Et tu hurlais ton désespoir si fort que je m'éveillais, en catastrophe.

Oui, je t'ai entendue.

J'ai entendu le bruit sourd de ton froncement de sourcils, le glissement de ta chair qui s'effondrait partout quand tu t'enfermais dans ta tête, dans cet autre marais beaucoup plus horrifiant. Il te suffisait de rentrer dans cet espace intime qui t'aspirait toujours plus pour être prise de tremblements. Et ça ne suffisait pas, tu t'accrochais aussi à moi, de tes pinces autour de mon cou tu m'infligeais le cours de tes pensées, tu m'étranglais puis tu me ranimais à répétition. Et j'ai patienté. Longtemps. Jusqu'à ce que tu finisses par être submergée par une vague de fatigue si intense que j'ai enfin pu me libérer de ton étau, et fuir, loin du trou que tu avais choisi pour nous protéger de tout.

J'ai fini par te laisser là où tu voulais être.

Mais je ne t'en veux pas.

Parce que tu m'as appris à respirer. Chaque fois que tu m'as étranglée, il a fallu que je trouve la force de survivre, avec ce mince filet d'oxygène que je réussissais à inspirer. Il m'en fallait peu, un souffle, et je pouvais encore devenir, par-delà tes cauchemars et tes crises d'être. Je sais maintenant trouver l'oxygène n'importe où.

J'ai appris à bouger, aussi. Chaque geste que je pose est si léger, loin de ta poigne ; j'ai toutes ces articulations à faire danser, et des muscles qui jaillissent, aussi. Il a suffi que je m'étire, que je déploie le fœtus inerte que j'ai été pour enfin apprendre à courir.

Et depuis je n'ai cessé de me propulser, ailleurs.

Tu n'as pas réussi à m'affaiblir ; au contraire, à force de m'étouffer tu as fait croître en moi une tension si forte que je peine à contenir mon énergie. J'ai maintenant cette envie d'exploser. D'expulser toute cette lave qui gronde en moi.

Je suis à découvert, maintenant. Complètement exposée à toutes les intempéries. Peu importe les coups, les obstacles, les frontières, j'avance, maman, le plus loin possible de ton antre.

Et je sais précisément où je vais.

Car j'ai entendu autre chose que ton cri.

Un appel, magnifique.

Une mélodie. Quelque chose qui traverse le temps, la matière. Qui me raconte les possibles du devenir, son harmonie, son intelligence. Certains la nomment la Musique des Sphères. Et je sais que si je poursuis droit devant moi, et toujours plus haut, je l'entendrai encore davantage.

Et j'apprendrai à l'émettre à mon tour.